



*Pierre et Anne-Marie Pétrequin à Katmandou (Népal), 2013.
Cliché M.L. Guillot.*

Rencontre avec Pierre Pétrequin

Directeur de recherche émérite au CNRS

MSHE C.N. LEDOUX, CNRS ET UNIVERSITÉ DE BOURGOGNE FRANCHE-COMTÉ, BESANÇON

Ardèche Archéologie vous propose cette année un entretien passionnant sur un parcours exceptionnel que Pierre et Anne-Marie Pétrequin ont mené en étroite et intime collaboration. Une route qui les aura menés des stations lacustres du Jura à la Nouvelle-Guinée, en passant par l'Afrique occidentale et la Cité de la Préhistoire d'Orgnac. Pour toute une génération de chercheurs, Pierre Pétrequin s'inscrit comme l'une des grandes figures de l'Archéologie et en particulier de la Préhistoire. « Pétrus » (pour les intimes !) a, en 50 ans de carrière, posé des jalons essentiels pour la connaissance des sociétés néolithiques et sur la pratique de l'archéologie en tant que science.

Propos recueillis par Robin Furestier, préhistorien et trésorier de la FARPA.

Ardèche Archéologie (AA) : Parmi les nombreuses périodes de la Préhistoire, pourquoi avoir choisi le Néolithique ?

Pierre Pétrequin (PP) : Quand on sait que je poussais des brouettes sur des sites gallo-romains à l'âge où l'on fréquente le collège, on peut se douter que mon attirance pour le Néolithique n'a pas été, dès l'abord, la conséquence d'un choix scientifique dûment explicité.

Originaire d'une région, la Trouée de Belfort, où les sites de surface correspondent souvent à des villages néolithiques érodés, producteurs d'ébauches et de haches en roches vosgiennes, il est attendu que ma passion ait été alimentée par ces contacts précoces avec un passé rêvé plutôt qu'analysé, bien que le premier classement typologique que j'ai réalisé, avec des fiches perforées et une aiguille à tricoter, ait été celui des haches polies en roches vosgiennes, telles que décrites par André Glory en 1942...

Le premier véritable déclic n'est intervenu qu'en 1961. C'est l'année où, lycéen, j'ai quitté la Franche-Comté durant plusieurs saisons successives pour me mettre en apprentissage (et préparer mon baccalauréat) auprès de Jean-Olivier Bocksberger, qui venait de découvrir le célèbre site néolithique de Sion (Valais, Suisse), Le Petit Chasseur. Un site néolithique exceptionnel, un chercheur hors du commun, un enseignant attachant.

Quant à la première fouille dont on m'a confié la responsabilité à l'âge de 21 ans, en tant qu'étudiant en Préhistoire à l'Université de Besançon, il s'agissait de la Baume de Gonvillars (Haute-Saône, Fig. 1). Ce qui devait n'être qu'un tamisage de déblais des fouilles anciennes sous porche de grotte s'est vite transformé, de 1964 à 1966, en une approche de la première séquence stratigraphique du Jura français, avec des séries couvrant la période 4700-2700 av. J.-C. auxquelles nous nous référons encore.



Fig. 1. Première chronologie du Néolithique dans le nord du Jura : la Baume de Gonvillars à Villers-sur-Saulnot (Haute-Saône), 1966. Cliché P. Pétrequin.

Cet intérêt primordial pour le Néolithique s'est ensuite trouvé biaisé durant une dizaine d'années : technicien au Service régional de l'archéologie, courant d'une opération de sauvetage à l'autre (la notion de prévention était encore inexistante dans le cadre légal), toutes périodes chronologiques confondues, entre Paléolithique moyen et Haut Moyen Âge. J'essayais néanmoins de privilégier (et de faire durer) les interventions sur le Néolithique qui restait, à l'échelle de la région, le parent pauvre d'une archéologie peu à peu submergée par l'administration ; et je n'avais pas été embauché pour « faire de l'administration »...

Avec mon entrée au CNRS en 1984, le champ professionnel et scientifique était donc enfin dégagé pour répondre à mon besoin vital de travail de terrain et de réflexion sur l'histoire des sociétés, qu'elles soient « exotiques », passées ou actuelles. Le Néolithique y occupait une place de choix pour aborder la question des pratiques sociales, y compris les plus « modernes ».

Ce retour en arrière sur mon orientation scientifique et le choix du Néolithique comme fil directeur d'un parcours scientifique, qui se prolonge encore depuis 50 ans, ne serait pas complet si je ne soulignais pas la profonde influence de Gérard Bailloud, à travers ses lectures, ses conseils et ses encouragements à continuer dans la voie étroite que j'avais choisie entre Préhistoire et anthropologie.

AA : Vous avez longtemps fouillé les rives des lacs du Jura ; qu'est-ce qui vous a conduit à choisir ce terrain particulier ?

PP : Après avoir tenté de restituer un cadre chrono-culturel pour le Néolithique dans le nord du Jura français – autant que faire se pouvait à un moment où la recherche française balbutiait encore – le besoin s'est fait sentir de tenter la même démarche dans la partie méridionale de cette région (car je n'envisageais pas, alors, de franchir un jour les limites de ma Franche-Comté natale). Or, dans le Jura méridional, peu de sites en grotte étaient accessibles ; l'essentiel de ce que l'on connaissait était concentré dans les villages littoraux des lacs de Clairvaux (depuis 1869) et de Chalain (depuis 1904) ; cependant, les gestionnaires de l'archéologie considéraient ces sites comme « épuisés », tandis que les fouilleurs clandestins, en contact direct avec le terrain, continuaient à exploiter bon train les couches archéologiques lors de chaque étiage estival.

Mes premiers sondages subaquatiques à Clairvaux remontent à l'été 1969. Il est vite apparu que certains sites avaient échappé aux excavations et aux terrassements des collectionneurs et des antiquaires ; ils étaient en effet restés immergés sous le niveau du lac ou de la nappe phréatique, hors de portée sans système de pompage efficace ou d'approche en plongée autonome.

1970. La commune de Clairvaux projetait de remblayer l'ensemble du marais au nord du Grand Lac ; il s'agissait littéralement de se débarrasser d'un milieu naturel considéré sans intérêt économique – une tourbière basse – et d'aménager des parkings, des routes, des appontements, des plages, enfin tout ce que l'on croit être indispensable au développement du tourisme.

Mes trois premières campagnes de fouille à Clairvaux ont donc été conçues dans l'esprit d'une fouille de sauvetage, la situation évoluant ensuite lorsqu'apparut l'extraordinaire potentiel documentaire de ces villages immergés. La conservation des artefacts, des végétaux et des poteaux permettait d'envisager une approche du Néolithique radicalement différente de ce qui se pratiquait sur terre ferme ; il devenait enfin possible de développer une démarche fondée sur des datations dendrochronologiques en années solaires et sur l'étude de grandes séries de matériel (Fig. 2). Une archéologie de luxe et de privilégiés.

C'est finalement mon accession au statut de chercheur au CNRS en 1984 qui a permis de développer ce volet d'une recherche pluridisciplinaire dans un milieu amphibie où la conservation est si extraordinaire qu'il est ensuite difficile de retourner aux fouilles classiques de terre ferme. Anne-Marie Pétrequin et moi sommes restés ancrés à Clairvaux, puis à Chalain, quatre à cinq mois par an, jusqu'en 2008, soit presque 50 ans.

Les travaux de recherche et de publication se poursuivent encore, à partir de documents tellement abondants qu'il faudra bien les exploiter en totalité avant de prendre le risque de nouveaux travaux de terrain, forcément destructeurs. La conservation des sites et du mobilier, ainsi que l'exploitation des données devraient aujourd'hui être prioritaires. Encore faudrait-il que les gestionnaires de l'archéologie en soient convaincus, ce qui n'est pas gagné d'avance.



Fig. 2. L'extraordinaire conservation des restes végétaux sous le niveau des lacs : un travail du 31^e siècle av. J.-C. à Doucier (Jura), lac de Chalain, station de CH 19, 1999. Cliché P. Pétrequin.

AA : Parallèlement à ces recherches, vous avez développé plusieurs expérimentations. Quel regard portez-vous sur l'archéologie expérimentale aujourd'hui ?

PP : Comme chacun sait pour avoir étudié Claude Bernard au lycée (je me plais à penser qu'on l'enseigne encore), l'approche expérimentale fait partie intégrante du raisonnement scientifique. C'est vrai en particulier dans les domaines dont la culture occidentale n'a aucune expérience ; c'est le cas de toute la Préhistoire. L'approche expérimentale joue donc nécessairement un rôle fondamental en archéologie, d'une part pour contrôler grandeur nature les hypothèses proposées dans le domaine des techniques et des sciences naturelles, et d'autre part pour construire ou modifier toutes formes d'hypothèses auxquelles notre apprentissage et notre éducation du XX^e siècle ne nous ont pas nécessairement préparés.

En d'autres termes, l'expérimentation scientifique et la modélisation ethnoarchéologique devraient permettre d'éviter (ou de contourner) l'écueil qui nous attend tous : l'utilisation réflexe d'une logique fondée sur le seul « bon sens occidental », une des plus belles impasses scientifiques avancées dans les années 1960-1970 ; il n'y a en effet pas une seule logique acceptable, celle des colons, des Trente Glorieuses et du supposé progrès continu, mais des logiques où les aspects techniques peuvent se trouver subordonnés à l'imaginaire social, élément clé de la vie en société.

À en croire les discours archéologiques ambiants, l'expérimentation serait souvent mobilisée. C'est vrai dans certains domaines : parmi les réussites de l'archéologie expérimentale, les travaux sur les techniques de taille du silex peuvent être considérés à la fois comme une démarche pionnière et comme un cas d'école pour comprendre les processus techniques à l'œuvre. Mais il n'empêche que les comportements sociaux ne peuvent pas être identifiés aussi aisément qu'on le suppose, ni même compris par la seule démarche expérimentale, car à cette dernière manque, bien souvent, l'intégration aux sociétés passées.

Est-ce à dire que tous les « tailleurs » de silex – et Dieu sait s'ils sont nombreux – suivent les règles contraignantes de la démarche expérimentale ? La réponse est négative

quand aucune question n'a été posée au départ, aucune procédure stricte de contrôle n'a été mise en place, aucune répétition n'est envisagée de la même expérimentation, ni aucune critique des faiblesses, des lacunes et des erreurs constatées. Bref, tailler du silex pour une démonstration publique répond rarement – sinon jamais – à la démarche expérimentale, quoi qu'en disent certains animateurs dans les centres de restitution archéologiques au public ; de telles démonstrations peuvent néanmoins être socialement utiles ; tout dépend naturellement du message raconté qui les accompagne.

La démarche expérimentale est un processus long, réfléchi, éloigné des pressions extérieures qui pourraient pousser un chercheur à privilégier quelque résultat spectaculaire mais encore incontrôlé. C'est la raison pour laquelle les expérimentateurs scientifiques se sont dégagés des parcs archéologiques, des centres d'interprétation et des musées, d'autant que la plupart des processus techniques pratiqués au Néolithique sont beaucoup trop longs pour être montrés en quelques minutes à un public souvent pressé et soucieux de sauter vivement d'un jeu à l'autre.

La démarche expérimentale m'est essentielle ; cette assertion péremptoire définit bien mon mode de pensée (et mon mode de vie). Parlant de techniques céramiques, par exemple, je ne vois pas comment j'aurais pu travailler, m'imprégner, décrire, comprendre une technique céramique sans l'avoir pratiquée moi-même (Fig. 3).

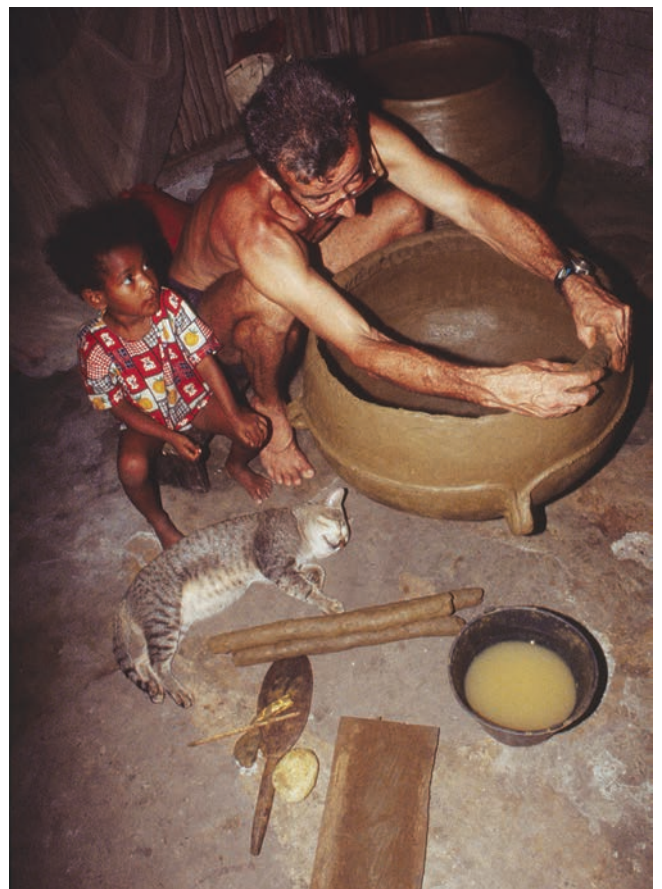


Fig. 3. Un moyen pour participer personnellement aux échanges traditionnels : produire sur commande des jarres de stockage de la féculé de palmier-sagoutier à Abar (Sentani, West Papua, Indonésie), 1995. Cliché J. Fehle.

Il m'est impossible de gloser sur un sujet que je ne possède pas pleinement, faute de l'avoir appris et pratiqué, ou même observé longtemps dans son contexte social, dans le cas de nos approches ethnoarchéologiques, au point qu'à plusieurs reprises, je me suis mis en apprentissage chez des potières malaises ou néo-guinéennes.

Serait-ce un effet de mon origine rurale, où la pratique en situation (mettre la main à la pâte) était la forme d'apprentissage par excellence ? Je m'oppose ainsi, une fois encore, au « bon sens occidental », ce principe mensonger qui laisse supposer qu'étant des hommes modernes, nous savons.

L'observation est valable pour les spécialités développées hors des préoccupations sociales. Quelques exemples viennent immédiatement à l'esprit. Au fil des années, je continue à être littéralement abasourdi par ceux des géologues qui pontifient, depuis leur bureau, et nous décrivent les conditions de production des haches au Néolithique ; que peuvent-ils bien en savoir ? Et ces botanistes qui travaillent sur les séries de macrorestes végétaux dans des villages littoraux, mais qui, depuis leur thésauride, ne se posent pas la question du type d'architecture et des conditions de formation des couches archéologiques sous le niveau de l'eau. Ont-ils vraiment une expérience vécue de ce qui se passe dans un village sur pilotis ? Beaucoup en sont persuadés, car, par principe non discuté, ils savent.

Je pourrais continuer longtemps au risque de lasser ou de m'attirer les foudres de ceux qui s'accrochent encore *mordicus* à la division, bien pratique parfois, entre les soi-disant « sciences dures » et les « sciences molles ».

Finalement, la notion d'archéologie expérimentale risque de souffrir longtemps de certains défauts inhérents à une définition insuffisante au départ, au moins chez nombre d'archéologues : la confusion avec les démonstrations voulues didactiques, mais parfois tellement simplifiées qu'elles ne font que conforter le public (et certains spécialistes) dans sa conception du « Primitif » assise sur un soi-disant bon sens, qui n'est rien d'autre que l'expression de notre imagination sociale du moment.

Expérimentation et expérience vécue appartiennent aux fondamentaux du travail archéologique. Il est temps que la recherche scientifique s'empare encore plus sérieusement du sujet.

AA : À partir des années 80, vous avez mené plusieurs missions en Nouvelle-Guinée. Quel était l'objectif de départ ?

PP : Il faut remonter dans le temps pour comprendre quand et comment Anne-Marie Pétrequin et moi sommes « tombés » en Nouvelle-Guinée.

En 1976, puis en 1982, notre premier terrain ethnoarchéologique (il faut comprendre : utiliser des exemples ethnographiques pour tenter d'apporter des solutions argumentées à une problématique archéologique) a été le lac Nokoué en République populaire du Bénin, réputé pour ses villages sur pilotis adaptés à un environnement palustre ou aquatique fluctuant (Fig. 4). Pour répondre aux questions

irrésolues (à notre avis) de l'habitat littoral néolithique au nord-ouest des Alpes, nous avons, là-bas, vécu pendant deux mois dans une famille d'accueil, partageant son quotidien tout en réalisant des sondages à la tarière pour décrire la dynamique de dépôt ou d'érosion des sédiments naturels et anthropiques.

Il s'agissait d'observer des situations actuelles pour proposer non pas des solutions toutes faites à appliquer sans réserve à des cas de figures archéologiques, mais au contraire des hypothèses théoriques à tester sur des situations passées. Les résultats de ce travail, aujourd'hui encore unique en son genre, ont été publiés en 1984, conduisant à débiter des recherches figées depuis près d'un siècle. L'ouvrage a connu défenseurs et détracteurs : « *Habitat lacustre du Bénin. Une approche archéologique* » a été mis à l'index, pendant plus de trente ans, dans plusieurs universités de Suisse allemande. Ainsi va parfois le fonctionnement social de la recherche.

Néanmoins, de notre point de vue, la modélisation ethnoarchéologique avait renouvelé l'interprétation du « phénomène lacustre » non seulement à Chalain et à Clairvaux – nos terrains privilégiés – mais dans l'ensemble des habitats circum-alpins, en livrant aux scientifiques des exemples vivants, grandeur nature, des phénomènes à l'œuvre dans les villages d'ambiance amphibie. Il n'était guère possible de pouvoir les imaginer sans expérience directe, c'est-à-dire vécue, comme nos collègues, peut-être moins aventureux, doivent s'en douter.

Cependant, devant le succès apparent du modèle béninois, nous avons fait profil bas. En effet, lorsqu'un modèle semble fonctionner avec peu d'exceptions, on doit se demander quels pourraient être les biais que nous n'avons pas su voir. D'où la décision de refaire exactement le même travail d'observation et de modélisation, mais dans une autre partie du globe, sous un autre climat, avec une dynamique lacustre différente et surtout dans le contexte d'une autre civilisation.



Fig. 4. Des modèles théoriques pour l'archéologie des villages littoraux circum-alpins : l'architecture des villages du lac Nokoué, Awansouri-Toji (République Populaire du Bénin), 1976. Cliché P. Pétrequin.

Parmi les possibles – Vénézuéla (Maracaibo), Asie du Sud-Est, Mozambique, Côte d'Ivoire, Indonésie (Toba) – nous avons retenu la Nouvelle-Guinée et le lac Sentani, vraisemblablement en raison de la part de rêve qui, dans nos sentiments, accompagnait une Nouvelle-Guinée idéalisée. Arrivés sur place en 1984, il nous a fallu admettre que ce choix n'était pas vraiment le meilleur et que notre investissement personnel resterait sans retour. Nous avons en effet oublié le contexte historique récent : durant la seconde guerre mondiale, Japonais et Américains s'étaient affrontés dans cette région du Pacifique, la population locale avait été déplacée et beaucoup de villages traditionnels en bois remplacés par des constructions modernes en béton et en fibrociment, construits plus haut sur les rivages. Nous arrivions trop tard. Fin du rêve.

Nous savions néanmoins que cette partie de la Nouvelle-Guinée, l'Irian Jaya aujourd'hui West Papua, était réputée pour abriter les derniers utilisateurs de haches polies. Plusieurs ethnologues allemands avaient travaillé à l'intérieur des terres, dans la vallée de l'Eipomek, mais sans s'attarder sur la question des outillages en pierre. Puis en 1961, Heinrich Harrer, explorateur autrichien auteur du best seller « *Ich komme aus Steinzeit* », atteignait une des carrières exploitées par les Wano et assistait, durant quelques heures, à l'utilisation du choc thermique pour détacher des plaques de glaucophanite, ensuite mises en forme au percuteur de pierre. Bref, plusieurs explorateurs, militaires hollandais ou missionnaires témoignaient de la perdurance de ces « techniques néolithiques » dans certaines vallées reculées des cordillères centrales de West Papua. Mais aucun scientifique ne s'était intéressé à la question, d'autant que l'accès à ces régions « en cours de pacification » était interdit et étroitement contrôlé par l'armée indonésienne.

Le rêve aidant, la passion nous guidant, mettant à l'épreuve notre premier apprentissage de la langue indonésienne, nous trouvions un pilote qui nous déposa discrètement sur un petit terrain d'aviation dans la vallée du Mamberamo. En trois jours de marche, guidés par des Dani de l'Ouest, nous arrivions à Yeleme (« La Source-des-haches-de-pierre »). Durant une semaine, nous avons pu réunir une extraordinaire série de clichés noir et blanc, illustrant des techniques que l'on croyait disparues. Des contacts durables ont été également établis avec une communauté encore bien vivante, qui injectait encore des ébauches dans les échanges à longue distance, alimentant autrefois près de 200 000 personnes de la grande famille linguistique dani. Ce n'était pas encore un travail scientifique, mais cette période de choc culturel intense a permis de forger, dès le retour en France, la suite de nos projets de recherche.

En quelques jours, nous avons saisi la chance au vol et mis le doigt dans un engrenage qui nous a conduits à retourner en Nouvelle-Guinée durant 24 années successives, comptant sur notre mobilité, nos facultés d'adaptation et notre apprentissage approfondi de la *bahasa pasar* pour contourner les interdictions administratives.

Nos recherches se sont alors trouvées orientées, *ipso facto*, vers ce qui a fait leur spécificité, c'est-à-dire tenter d'approcher (notre) Néolithique sur la base d'un raisonnement à trois pôles : la lecture des documents archéologiques et la construction des problématiques, les observations ethnoarchéologiques en Nouvelle-Guinée pour proposer des formes d'aide à la réflexion, et enfin le contrôle des hypothèses par l'expérimentation.

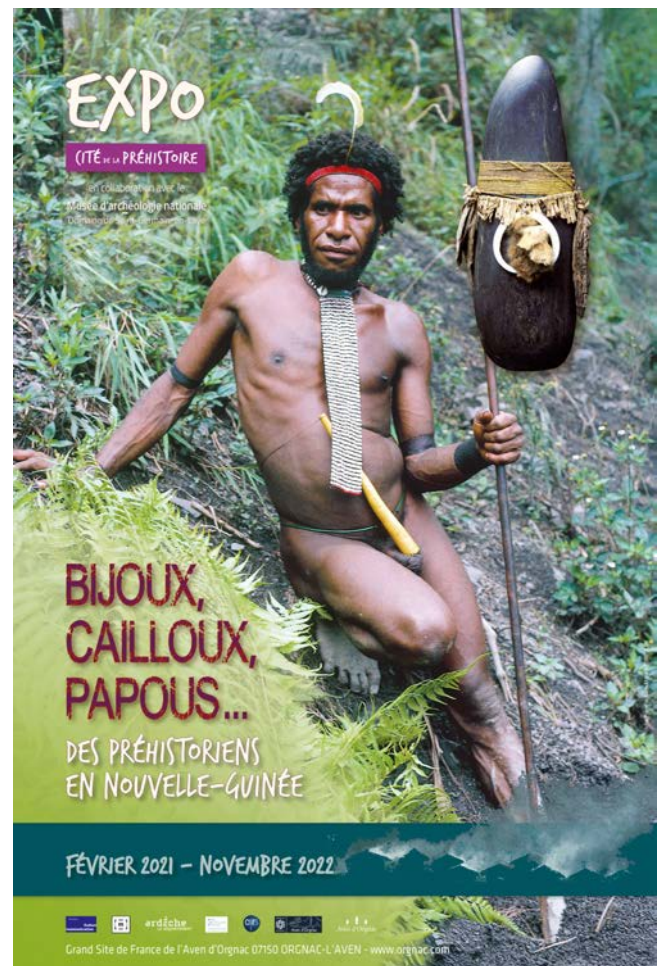
AA : Les résultats de ces recherches en Nouvelle-Guinée seront offerts au grand public prochainement lors d'une exposition à la Cité de la Préhistoire d'Orgnac. Que représente pour vous cette exposition ?

PP : Il n'est sans doute pas si facile de résumer 21 années de recherche sur les sociétés et les techniques de Nouvelle-Guinée, d'autant que ce sont les mythes et l'imagination sociale qui nous ont guidés dans la compréhension des haches polies et des céramiques, mises en scène dans le cadre de paiements compensatoires complexes permettant d'équilibrer les rapports sociaux qui, sans cette institution, auraient dévié vers la violence et le chaos.

Avec le recul, le plus important ne nous paraît plus d'afficher en priorité des résultats scientifiques qui – comme les études sociales et anthropologiques – ne touchent finalement que quelques centaines de spécialistes, œuvrant dans l'ombre pour tenter de restituer les évolutions sociales qui nous ont conduits aux situations actuelles. C'est là une forme d'interrogation du passé pour cerner et comprendre le présent.

Le visiteur de l'exposition sera, à notre avis, davantage saisi par les papous eux-mêmes que par les résultats scientifiques. En effet, en première approche, ce sont les réelles différences culturelles, techniques, vestimentaires, alimentaires... qui risquent de toucher le visiteur.

Le colonialisme, sauf exception remarquable, a largement diffusé l'image de primitifs qui ne pourraient, dit-on, trouver leur salut que dans l'acceptation des « valeurs » occidentales. Or, selon les critères définis par les conquérants, notre différence avec les sauvages, les indigènes, les barbares et les métèques est interprétée en termes condescendants.



À l'aune de cette pratique peut-être aussi vieille que l'humanité elle-même, nos amis de Nouvelle-Guinée pourraient être considérés comme les derniers représentants d'un monde primitif qui n'aurait pas évolué depuis le Néolithique. C'est faux, car la Nouvelle-Guinée était ouverte sur l'extérieur, avec des échanges-marchands pratiqués au moins depuis 2000 ans avec les navigateurs « malais ». Ces contacts répétés ont conduit l'introduction de nouveaux objets, de plantes cultivées, de danses et de mythes et de concepts sociaux qui tranchent encore sur les traditions insulaires plus anciennes. Les sociétés de Nouvelle-Guinée se sont ainsi transformées en intégrant les apports extérieurs à leur propre génie, jusqu'à en créer des cultures très originales, voire parfois uniques.

Durant ces années où nous avons bénéficié tout à la fois d'une hospitalité rarement prise en défaut et d'une curiosité sans borne les uns envers les autres, notre regard a profondément changé. En vivant dans l'intimité de petits groupes familiaux, en apprenant – comme les enfants doivent apprendre – de nouveaux savoir-faire et savoir-vivre, en partageant les tâches, la distance sociale est allée diminuant, tandis que nous commençons aussi à comprendre le sens des mythes et l'importance cruciale de l'imagination dans l'organisation et le fonctionnement de la société.

Avec cette exposition à la Cité de la Préhistoire, il faut aussi comprendre que notre position première de scientifiques occidentaux a rapidement cédé le pas au respect mutuel dans les rapports sociaux ; en quelques mois, nous avons ainsi abandonné les fiches descriptives et cette manie occidentale des chiffres et de la mesure pour privilégier au contraire les contacts directs, la participation, la communication verbale et l'écoute des rêves et des mythes qui font la richesse des sociétés humaines. En fait, nous avons sciemment abandonné la soi-disant neutralité de l'observateur (scientifique ?), inimaginable quand on vit durant des semaines dans de petits groupes circulant en montagne et en forêt primaire, d'un abri-sous-roche à l'autre. Et je dirai plus encore aujourd'hui : une neutralité inacceptable dans les rapports sociaux. Partis en Nouvelle-Guinée poursuivre un rêve de



Fig. 5. Une approche européenne de la circulation des haches en jades alpins entre 5500 et 2500 av. J.-C. : étude d'une des deux haches polies du dépôt de Saint-Marcel-d'Ardèche, en écolite fine du massif du Mont Viso, Orgnac, Cité de la Préhistoire, 2004. Cliché F. Prud'homme.

scientifiques (et d'adolescents), notre vie s'est trouvée profondément transformée en partageant la vie des Wano de Ye-Ineri.

Ce qui compte aujourd'hui à nos yeux, ce n'est donc pas de faire connaître au monde ce « merveilleux laboratoire anthropologique » que représente la Nouvelle-Guinée aux yeux de certains anthropologues ; il s'agit plutôt de faire comprendre au public que les mêmes forces dominatrices et destructrices sont aujourd'hui encore à l'œuvre derrière le sabre et le goupillon qui ouvrent la voie aux plus grands profits financiers, comme chez les Amérindiens dont les droits ont été défendus par Bartolomeo de Las Casas dès le XVI^e siècle. Les néo-guinéens, eux, n'ont pas de Las Casas.

À l'issue de son parcours d'initiation à la Nouvelle-Guinée,

nous aimerions que le visiteur se prenne à penser à l'avenir de ces communautés, dans le respect dû à des sociétés laminées par la recherche généralisée du profit et du pouvoir de quelques-uns. Leur histoire et le massacre de leur environnement pour les plumes de paradisiers, le bois, le pétrole, le cuivre, l'or, les palmiers à huile, la main d'œuvre bon marché et les consommateurs de bagatelles commerciales illustrent aujourd'hui un parfait raccourci de notre histoire consumériste.

AA : Depuis quelques années vous vous penchez sur la diffusion des grandes haches en jades alpins à travers l'Europe. Pourquoi ce choix ?

PP : La lame de pierre polie, pour équiper haches et herminettes, a, sans conteste, été l'outil emblématique du Néolithique, des défrichements et des mises en cultures céréalières (Fig. 5). Une

fois cerné son rôle dans la reproduction technique des sociétés néolithiques – par opposition à la reproduction biologique sexuée ou à la reproduction idéelle, soi-disant imaginaire pour nous, mais dans les faits bien réelle – les préhistoriens l'ont parfois mise au rencart, en confiant son étude à des géologues, spécialistes particulièrement précieux, mais pour beaucoup désarmés dès qu'il s'agit de placer la hache de pierre dans les fonctionnements sociaux et les conceptions métaphysiques anciennes de la marche du monde.

Je considère qu'avec la spécialisation – un phénomène général soutenu par notre croyance absolue en la modernité et la technicité comme remèdes aux problèmes du vivre ensemble – l'étude des haches néolithiques n'a guère progressé au cours du XX^e siècle. Ainsi, on détermine aujourd'hui roches et minéraux beaucoup plus précisément qu'autrefois, mais on ne se demande plus pourquoi de grandes haches surdimensionnées, parfois longues de plus de 40 cm, auraient été abandonnées dans la nature, sinon à laisser croire abusivement qu'elles proviendraient de sépultures remaniées. Grisé par la qualité de résultats analytiques spécialisés mais en dehors de toute problématique sociale, le scientifique risque ainsi de perdre le fil de la recherche : comprendre pourquoi et dans quel contexte certaines haches polies ont circulé sur des distances considérables, parfois sur plus de 2000 km, comme l'avait subodoré dès 1881 Alexis Damour, le « père » du minéral jadéite. Les notions vagues de « hache d'apparat, hache de prestige ou hache cérémonielle », mises traditionnellement à toutes les sauces, masquent en fait (et mal) une ignorance quasi totale des fonctionnements sociaux et de l'imaginaire des sociétés modernes (et néolithiques).

Les années vécues en Nouvelle-Guinée nous ont appris une autre manière d'aborder l'étude d'une société, fut-elle vivante ou disparue. En nous intégrant progressivement à une communauté où les haches en acier venaient tout juste de pénétrer, nous avons compris que le rôle de la lame polie dépassait largement le cadre des techniques matérielles, celles qui sont efficaces sur les matières premières. Selon nos conceptions ethnoarchéologiques, la hache est (et devait être) un extraordinaire moyen de communication et de médiation entre les hommes pour les paiements compensatoires, mais aussi entre les hommes et les Puissances surnaturelles qui dominent le monde. L'approche des objets-signes, surdéterminés par rapport à leur fonction pratique, est donc un moyen efficace de comprendre (et de manipuler) le fonctionnement d'une société ; les sociologues, les politiques, les économistes et les publicistes n'ont pas attendu les archéologues pour s'en convaincre et parfois en créer le besoin.

Fondées sur une approche dialectique des fonctionnements sociaux en Nouvelle-Guinée, nos études sur les haches polies en Europe se sont vite trouvées en contradiction avec les diktats imposés par le « bon sens occidental ». Où les spécialistes de la géologie ou de la typologie voyaient (sans démonstration) de simples récoltes sélectives de galets de roches dures dans les rivières, les modèles néo-guinéens nous conduisaient à la découverte de véritables carrières en montagne, exploitées par des spécialistes à l'occasion de longues expéditions (Fig. 6). 1989 : découverte des carrières de Plancher-les-Mines (Haute-Saône) avec plus de 100 000 m³ de déchets de taille. 1994 : identification des exploitations à Saint-Amarin (Bas-Rhin). 2003 : découverte à 2250 m d'altitude des grandes exploitations de jades alpins dans le massif du Mont Viso à 70 km au sud-ouest de Turin. 2020 : découverte à 2800 m d'altitude de la source des serpentinites et des néphrites exploitées au Néolithique dans le massif du Gothard (Fig. 7).



Fig. 6. Carrières de glaucofanite à Wang-Kob-Me, dans le massif de Yeleme (Kp Paniai, West Papua, Indonésie), groupe wano : mise en forme d'une ébauche par taille au percuteur dur (Tiengen Gire), 1986. Cliché P. Pétrequin.

Constatant la puissance des modèles ethnoarchéologiques de Nouvelle-Guinée, nous avons pu passer à la vitesse supérieure, en prenant la question des haches polies par le biais non seulement des techniques, mais aussi par celui des comportements sociaux et des croyances, un point de vue rarement abordé jusque là ; en effet, cette approche n'est pas directement mesurable, ce qui ne veut pas dire qu'elle échappe aux procédures scientifiques.

De nouveaux concepts peuvent alors être mobilisés pour rendre compte de sociétés néolithiques du V^e millénaire profondément inégalitaires, de rois-dieux dont la puissance reposait sur des manipulations religieuses, sur l'accumulation et le transfert d'objets-signes considérés comme d'immense valeur. C'est en ces termes – et entre autres par le biais des haches en jades alpins – que nous travaillons sur le Néolithique d'Europe occidentale. Les résultats ont été inespérés, permettant de démontrer des transferts de haches en jades alpins sur des distances considérables, dépassant parfois 2000 km à vol d'oiseau entre l'Atlantique et la mer Noire, entre la Méditerranée et la mer du Nord ; le moteur de cette dynamique de



Fig. 7. Archéologie alpine : la découverte des exploitations néolithiques de serpentinite et de néphrite à 2700 m d'altitude entre le glacier de St. Annafirn et le Gemsstock à Hospental/Andermatt (Uri, Suisse), 2020. Cliché A.M. Pétrequin.

circulation, encore incroyable il y a quelques années, était à chercher dans les profondes inégalités entre les hommes, la compétition sociale et les convictions religieuses tournées vers les Puissances surnaturelles qui gouvernent le monde. Un pas de géant a été franchi en cherchant le sens idéal des productions néolithiques, exactement comme les sociologues abordent aujourd'hui la manipulation des systèmes de signes dans notre propre société.

AA : Du Lac de Chalain à la Nouvelle-Guinée en passant par votre analyse de la diffusion des grandes haches, comment ces recherches ont fait évoluer votre regard sur les sociétés du Néolithique ?

PP : Depuis une vingtaine d'années, nous avons été profondément influencés à la fois par nos expériences vécues en Nouvelle-Guinée, la modélisation de nos observations et la lecture attentive de l'anthropologue Maurice Godelier. Les fouilles à Chalain et à Clairvaux nous avaient appris à travailler sur des séries abondantes et très bien conservées, permettant de suivre à la fois la vie quotidienne avec des détails inespérés et l'évolution de petites communautés selon une chronologie en années-solaires, une révolution dans l'évaluation de l'écoulement du temps. Ce contexte était particulièrement favorable à la construction de nouvelles typologies, à une meilleure définition du contenu des cultures archéologiques et à l'observation des évolutions de la culture matérielle. Mais ceci ne représentait que des manifestations indirectes de la vie sociale. L'expérience de la Nouvelle-Guinée, l'application des

modèles ethnoarchéologiques et le travail étendu à toute l'Europe sur les haches en jade ont modifié notre conception des sociétés néolithiques.

La question aujourd'hui n'est plus de seulement décrire des objets, des techniques et des processus – comme le font les économistes de la Préhistoire qui s'étonnent que des populations aussi anciennes aient pu non seulement survivre mais dégager des surplus... ce qui n'est pas un résultat scientifique novateur, mais tout au plus un truisme. L'interrogation primordiale est devenue pourquoi et comment ? En arrière-plan des objets, des outils, des techniques, des évolutions, quel a été le rôle des sociétés elles-mêmes et de leur imaginaire. Parce que nous avons affaire à des sociétés préindustrielles disparues, devrions-nous continuer à ignorer le rôle prégnant de l'imaginaire social et des convictions religieuses, leur complément ?

C'est aujourd'hui notre préoccupation : celle de suggérer un contexte social aux témoins du Néolithique, témoins par nature peu disert. La tâche est difficile ; elle n'est pas démesurée, si l'on accepte le jeu intellectuel de donner la place qui lui revient à l'imagination scientifique contrôlée, en gardant en mémoire que l'imagination sociale fait tout aussi bien tourner le monde en Nouvelle-Guinée et que sur notre planète soi-disant globalisée, où les fissures s'ouvrent rapidement entre des communautés culturellement différentes et qui luttent contre l'oubli programmé.

En conséquence, nous ne posons plus le même regard sur le Néolithique, à l'origine fait de révolution agricole et urbaine, de successions de cultures matérielles et de rituels

funéraires. Ces données-là sont justes et indispensables, mais ne sauraient à elles seules représenter la finalité de la recherche.

À partir des années 1970, les apports des environnementalistes avaient ouvert une voie nouvelle d'approche du Néolithique, en particulier dans les sites d'ambiance humide. Cependant, qui peut croire encore à la nouvelle vision qui nous a été proposée de cultivateurs vivant chichement de modestes récoltes aléatoires, décimés à la moindre modification du climat et retournant à une économie de chasse sitôt que les conditions environnementales devenaient défavorables aux récoltes céréalières. Cet homme néolithique (sur)vivant dans une difficile autarcie n'est sans doute pas le même que celui que nous croisons, avec la production de surplus parfois considérables et d'objets précieux, indispensables à la vie sociale et au développement des profondes inégalités qui n'ont cessé de se manifester, plus ou moins, au cours des trois millénaires qu'a duré la période.

Constatant la circulation d'un nombre si important d'objets-signes sur des distances incroyables, parfois à l'échelle de tout le continent européen, de nouvelles questions sont posées sur ces communautés ouvertes sur le monde et non pas confinées dans un cocon régional. De tels comportements ne peuvent être compris qu'en prenant du recul et en couvrant des espaces géographiques que l'on supposait, il y a peu, impossibles à parcourir et à concevoir pour des groupes néolithiques.

Cette récente mise en contexte conduit à une nouvelle formulation des inégalités sociales : élites du Néolithique ancien danubien, sous la forme de lignages privilégiés dès la première colonisation ; rois-dieux du Morbihan avec leurs sépultures monumentales et un viatique funéraire constitué

d'objets sacrés centralisés dans un rayon d'un millier de kilomètres ; représentations anthropomorphes d'Ancêtres et de familles de divinités qui annonçaient les mythologies de l'Âge du Bronze ; Puissances surnaturelles associées à certains points remarquables des paysages.

La religiosité du Néolithique fait à nouveau son apparition chez les chercheurs, alors qu'elle avait été sous-estimée depuis les années 1960, d'une part déconsidérée par les milieux scientifiques du moment et d'autre part oblitérée par des considérations matérialistes et techniques, notoirement insuffisantes pour maintenir une société en vie. Des mythologies commencent à être explorées, des rituels de consécration, des sacrifices humains, dans un cadre où les manifestations de violence sont parfois flagrantes. Manquent encore les pèlerinages collectifs et les grandes cérémonies fédératrices ; d'autres que nous se sont déjà attelés au problème.

Ce que nous apprenons aujourd'hui du Néolithique est, on le voit, bien éloigné de ce que nous avons enseigné autrefois. Il ne faut pas en être honteux... savoir le reconnaître est au contraire signe que la discipline se porte bien. ■

Pour en savoir plus

Pétrequin P. et Pétrequin A.M., (2021) - *La préhistoire du Jura et l'Europe néolithique*. Besançon et Gray, Presses universitaires de Franche-Comté et Centre de recherche archéologique de la vallée de l'Ain, 3 tomes.